l'attention d'un auditoire par des questions arides en elles-mêmes, mais présentées sous un jour attrayant. . . . .

. . . .

Pendant que l'intelligence goûtait les plaisirs intellectuels de cette philosophie, l'oreille était charmée par les accents harmonieux d'un orchestre bien choisi. Le seul fait de dire que le R. P. BALLAND s'était chargé de la partie musicale suffit pour nous assurer qu'il avait su ranger autour de lui les meilleurs artistes de la ville et leur faire exécuter avec toute la précision possible les plus beaux morceaux des grands maîtres. Rarement Ottawa a pu entendre une musique d'un caractère aussi élevé.

Nous félicitons sincèrement les directeurs du collège du succès complet qui a couronné leurs efforts, et nous sommes assuré que la population catholique d'Ottawa saura de plus en plus apprécier les avantages offerts par cette institution.

G. C.

(*Extrait du journal le Canada du* 9 *mars* 1881.)

MACKENZIE. — Nous trouvons dans les *Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires,* numéro de mai, une lettre de Mgr CLUT ; elle nous appartient plus encore qu'aux lecteurs de la pieuse archiconfrérie, et à ce titre nous lui donnons place dans les *Annales* de notre congrégation.

Au mois de mars 1880, nous avions la consolation de voir une de nos réunions présidée par Mgr CLUT, coadjuteur du vicaire apostolique du Mackenzie. Nos associés prirent grand intérêt aux récits que le prélat voulut bien leur faire sur sa lointaine et immense mission. Ils liront sans doute avec le même intérêt le récit du voyage de Mgr CLUT pour retourner vers son cher Mackenzie. La lettre, expédiée de la mission de la Nativité, est du 12 décembre 1880 :

« Partis du Havre, le 10 avril 1880, nous fûmes rapidement emportés par la vapeur : douze jours de traversée et quatre jours de chemin de fer nous rendirent à Saint-Boniface. Sui-

vant mon itinéraire, j'avais dû passer par le Canada, pour prendre à Montréal des missionnaires qui m'y attendaient. Ils étaient au nombre de cinq, un Père pour Mgr Grandin et quatre Frères pour le Mackenzie.

« A partir de Saint-Boniface, d'où nous repartîmes le 12 mai, au lieu de la vapeur, nous allions être réduits au système primitif des voyages : quatorze charrettes et deux misérables voitures composaient notre caravane ; encore les chevaux et les bœufs chargés de nous conduire étaient-ils en bien mauvais état. Pour surcroît d'épreuve, dès notre départ des pluies torrentielles et presque continues nous rendirent les chemins impraticables ; aussi malgré nos efforts ne fîmes-nous que 60 milles dans nos quatorze premières journées : c'était une lenteur désespérante.

« Le trajet de Saint-Boniface à la mission de Notre-Dame des Victoires, sur le lac la Biche, nous prit soixante-quinze jours. Cette route fut des plus difficiles; nos animaux ne pouvant s'arracher des bourbiers, des marais et des fondrières presque continuels, les missionnaires étaient obligés de marcher dans l'eau glacée et de patauger dans la boue pour leur venir en aide.

« Vers le tiers du trajet, une nouvelle épreuve nous attendait. Nous vîmes apparaître des essaims nombreux de maringouins, de cousins, de moustiques et de brulots. L'air en était tout rempli. Aussi mes pauvres missionnaires eurent-ils bientôt les mains, le visage et le cou tout enflés de piqûres; si par avance je ne leur eusse pas procuré des moustiquaires, ils n'auraient pu résister. Cependant, malgré les insectes, malgré la fatigue, malgré l'intempérie de la saison, tous étaient gais.

« Nous arrivâmes au lac la Biche le 25 juillet. Là nouveau changement de mode dans le voyage. Nous laissons nos charrettes pour prendre des embarcations. C'est que nous sommes entrés dans le versant de l'océan Glacial, et nous allons profiter de ses nombreux et longs cours d'eau. Une petite barque avait été préparée d'avance, mais elle était insuffisante : je dus lui adjoindre une grande pirogue d'écorce

de bouleau. Un Père Oblat et cinq Frères continuaient le voyage avec moi, les autres restèrent au lac la Biche.

« Nous partîmes le 5 août. Nous n'avions avec nous pour nous aider que cinq hommes plus ou moins marins, trois dans la petite barque et deux dans la pirogue. En restreignant ainsi le nombre des hommes, nous arrivions à diminuer beaucoup les dépenses et nous pouvions porter plus de bagages. Jusqu'au grand rapide, sur la rivière Athabaska, le R. P. Joussard et moi, nous n'eûmes pas beaucoup à nous utiliser. Mais lorsque nous approchâmes du grand rapide, sachant, pour l'avoir déjà traversé dix fois, que le passage est des plus périlleux, je quittai la barque et je montai dans la pirogue, pour encourager les rameurs et les aider de mon expérience et de mes bras. Nous eûmes beaucoup de peine, comme toujours, à franchir cet écueil. Dans le portage de nos colis, nous fûmes sur le point de laisser échapper la petite barque avec toute sa cargaison. Avec de grands efforts, je parvins enfin à la retenir, à l'aide d'un câble placé à l'avant; mais je faillis être entraîné avec elle.

« Ce mauvais pas n'était pas le seul que nous avions à redouter, car à partir de cet endroit jusqu'au fort Mac-Murrey la rivière n'offre plus qu'une série presque continuelle de rapides. L'un d'eux commence au pied même du grand rapide, et est formé par lui, je veux dire qu'il est la conséquence de ses vagues énormes, du bouillonnement et de la rapidité de ses eaux, dont la pente est de 60 mètres Mon guide et un de ses hommes étaient allés examiner l'état de ce rapide. A leur retour, j'appris qu'il était bien gros. Le guide espérait néanmoins que notre canot pourrait se défendre. « Tâchez, me dit-il, de suivre ma barque de près. » La barque s'élance et notre pirogue après elle. Bientôt celle-ci tourbillonne avec les vagues et suit leurs effrayantes ondulations. A cette vue nos hommes se croient perdus. Comment, en effet, notre frêle embarcation d'écorce de bouleau, d'ailleurs trop chargée, pourra-t-elle résister? Nous eussions voulu rebrousser chemin : impossible; déjà l'irrésistible courant nous a jetés en plein dans le rapide. Celui

qui gouverne la pirogue crie de ramer avec énergie; on exécute ses ordres, mais la pirogue fait eau de toutes parts. De toutes parts aussi nous sommes entourés par les vagues : elles passent par-dessus notre tête. Le danger devient de plus en plus grand. Nous essayons en vain de traverser la rivière. L'eau continue à entrer dans le canot, qui menace à chaque instant de couler. En ce moment un jeune métis-gris, qui ramait à la proue, affolé, saute sur un récif près duquel nous passions. Le canot, non dirigé à l'avant, est sur le point de se briser sur le récif. Ce que voyant, le pilote, dans le but de nous amener sur le rivage, saute à l'eau en tenant une amarre et se met en devoir de nager; mais la corde lui échappe et il disparaît sous les flots. Il va sans dire que les deux Frères et moi, assis dans le milieu du canot, nous nous trouvions dans un péril imminent. Le canot était rempli d'eau. Du milieu je ne pouvais le gouverner, et changer de place, c'était le faire sombrer. Heureusement je gardai mon sang-froid. J'indiquai aux deux Frères comment il fallait pagayer, à la manière des sauvages, pour diriger le canot vers le rivage, et j'agis, de mon côté, dans le même sens. Le mouvement réussit; bientôt nos deux hommes, rendus à terre, saisissent le canot et nous sommes sauvés. Il était temps. Deux ou trois secondes de plus, et c'en était fait de nous.

« Aidez-nous à remercier Dieu et Marie Immaculée de nous avoir sauvés, car je regarde notre salut comme miraculeux.

« C'est le 14 août, veille de la grande fête de Marie et de ma consécration épiscopale, que nous arrivâmes à la mission de la Nativité. Il était dix heures du soir. Durant les quatre derniers jours de la navigation je dus gouverner moi-même la pirogue; il s'agissait de traverser notre lac Athabaska par un gros vent de côté et au milieu de grosses vagues. Une couverture donnée par l'œuvre apostolique servait de voile à mon canot. La sainte Vierge nous servait de pilote. »
